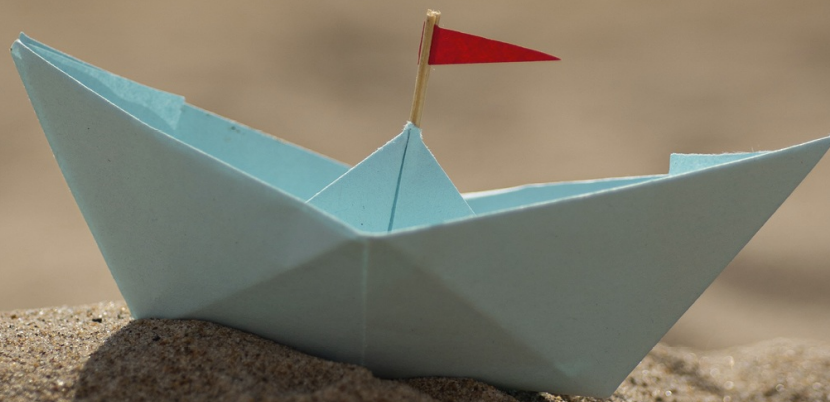


# *Sail Away*

Eric Bioret



Eric Bioret

Sail Away

© Eric Bioret, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7286-2

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Sail away sweet sister  
Sail across the sea  
Maybe you'll find somebody  
To love you half as much as me  
My heart is always with you  
No matter what you do  
Sail away sweet sister  
I'll always be in love with you*

*Queen*

# PROLOGUE

Toute la soirée, il l'a mangée des yeux. Elle n'a pas cessé de sourire. Ils ont comblé la distance centimètre après centimètre, se sont frôlés, puis éloignés pour mieux se coller quelques minutes plus tard. C'est une main que l'on pose sur un avant-bras, une cuisse qui se colle sous la table. C'est un décolleté un peu trop plongeant qui provoque une première ivresse, qui contient en quelques centimètres de dentelles tout un monde de promesses.

Ils ont enfin réussi à s'isoler. À cet instant, la quantité d'adrénaline qui circule dans son sang est telle qu'il ne maîtrise plus totalement ses pensées. Il faut dire qu'il n'est plus exactement dans son état normal. Il titube à moitié et vient buter contre le rebord du lit, plus par chance que par préméditation.

Éteint ou allumé ? Clair-obscur, pénombre ou lumière tamisée ? Il sait qu'ils en ont plaisanté au cours de la soirée, mais il commence à être un peu embrumé. Il plisse les yeux en passant une main sur sa tête, ça tourne moins s'il la regarde à travers ses paupières mi-closes.

Il s'est assis ou quelqu'un l'a poussé ? Il sent une main sur sa poitrine. Une autre vient saisir la sienne pour la guider sous un pull en laine. Ces mots de Gainsbourg valsent dans sa tête à une vitesse folle "tes petits seins de bakélite qui s'agitent". Son corps, qui jusqu'à il y a quelques secondes à peine n'aspirait qu'au repos le plus total, reprend vie. Le contact de la peau douce et le galbe de la forme qui épouse si parfaitement sa main envoient un shoot de testostérone si fort qu'il a l'impression d'avoir pris un coup de défibrillateur à trois cent soixante joules (c'est beaucoup j'ai vérifié).

Elle ondule légèrement le torse et le frottement du téton contre sa paume provoque un frisson qui le parcourt à la vitesse de l'éclair. Ce sein qui durcit tant qu'il a peur de le faire éclater. Il décale alors ses doigts de quelques centimètres, juste le temps de reprendre son souffle. Miracle, il en trouve un deuxième juste à côté du premier.

Ivre mort à quatre heures du matin, il ne pourrait pas conduire, ni avoir une discussion censée. Il ne pourrait pas marcher sur une ligne en déclamant l'alphabet à l'envers. Il n'est pas sûr qu'il en serait capable à jeun d'ailleurs. Mais là, grâce au contact de ses doigts sur la peau nue, de tout ce qui se passe sous le pull juste au-dessus, il découvre qu'il peut encore bander. Il se surprend à

penser à un phare dans la nuit, imagine s'il se mettait à émettre de la lumière pour de bon et l'ambiance que ça créerait, puis s'évanouit dans des brumes iodées.

La suite se passe si naturellement, ou si vite. Il ne sait plus. Elle le pousse sur le dos avec autorité et monte sur lui à califourchon. Les yeux fermés, il se concentre sur chacun des mouvements de son bassin qui deviennent de plus en plus pressants et son jean à lui qui devient de plus en plus serré. Quand elle se penche pour venir blottir son nez dans son cou, il sent une pluie de mille cheveux venir caresser son visage. Il respire enfin son odeur de cassis, de vanille et de muguet. Sa bouche attrape délicatement le lobe d'oreille, hardi, qui s'est approché trop près de lui. C'est un désir animal, indomptable, comme une envie de croquer, de dévorer une pâtisserie trop longtemps admirée dans la vitrine.

Il lui reste un tout petit peu de lucidité pour prendre le relais. Elle le laisse explorer ce territoire interdit qui s'offre enfin à lui. Il chemine au gré des monts et des vallées, des déserts et des sources, des clairières et des forêts. Leurs deux corps trouvent petit à petit leur rythme, ils se synchronisent. Il n'y a plus qu'une respiration, plus qu'un seul battement de cœur, qu'un halètement au plus profond de la nuit.

Le phare, la nuit, la brume, un parfum de bonbon. Il a dû louper quelques secondes du programme car il est de nouveau allongé sur le dos. Il sent désormais un petit courant d'air passer sur son torse nu. On embrasse son ventre en griffant tout doucement ses flancs. Il redresse la tête du mieux qu'il peut, mais le théâtre des opérations est masqué par une mer de cheveux roux. Un instant il se dit qu'il en a marre de cette métaphore maritime, mais son esprit est déjà reparti, à la lisière du sommeil et de la perception.

Puis elle déboutonne son jean, libère son sexe tendu et donne enfin un peu d'air à sa virilité. Il a l'impression de respirer par son membre érigé. C'est assez puissant comme sensation et pourtant cela n'empêche pas la pièce de tourner.

Alors, quand après avoir joué de lui avec ses mains, qu'il sait si fines, elle le fait glisser en elle, il lui reste tout juste assez d'énergie pour sentir sa nuque se tendre et sa tête basculer sur l'oreiller.

# 1<sup>ère</sup> PARTIE



La plus dur n'est pas la chute  
(La haine)

*16 mars 2020*

Quelques notes de violon s'échappent du radioréveil. Neuf heures et déjà deux minutes, il est l'heure. La mélodie gagne doucement en épaisseur, elle s'élève progressivement à mesure que mon esprit se réveille. Quelques secondes, puis la voix de Régine Crespin, d'une pureté étincelante, vient caresser délicatement mes tympan.

J'inspire profondément et commence à m'étirer. Tout a été planifié méticuleusement, pour que cette journée soit parfaite. Je n'aime rien laisser au hasard.

Une articulation après l'autre, je laisse mon corps se dégourdir à mesure que les notes prennent leur place dans la pièce. Six minutes se passent ainsi avant d'entendre le double clic qui me met en joie. Le percolateur italien dernier cri que je viens de m'offrir envoie une salve d'eau bouillante à travers les douze grammes de café Maragogype du Guatemala que j'avais préparé hier soir. Mouture extra-fine, pour que la mousse soit parfaite. Le moment où la machine termine d'accomplir son œuvre coïncide parfaitement avec celui où le morceau repart à zéro.

Un léger trait sur mon front me rappelle que la soirée d'hier a peut-être été un peu plus arrosée que je ne l'avais anticipé. Mais entre le Richebourg 2009 et la Grange des Pères 2007 la compétition a été féroce, impossible de choisir, on a bien fait de ne pas en laisser une goutte. C'est en rentrant dans le taxi, un peu gris j'avoue, que je suis tombé amoureux pour la deuxième fois de la soirée. Rien d'inhabituel chez moi, je flanche pour un rien. Ma devise : "Une journée sans tomber amoureux est une journée gâchée". Pas totalement vrai, mais ça vous donne une idée.

Le premier coup de foudre a été double un peu plus tôt, à quelques secondes d'intervalles, pour une paire de jambes et une paire d'yeux qui, formidable hasard, appartenaient à la même personne. Il y a du beau monde chez Paul, on dit entre nous que les soirées y sont toujours bien équipées. C'est une des vertus de l'argent d'attirer les mannequins aussi sûrement que la lumière aimante les